

CHAPITRE I

Crématorium de Granville – 29 juin

— **M**AMAN... Tu ne crois pas que...
La voix rauque de mon fils meurt sous
le coup de l'émotion.

Depuis quand mon tout-petit s'est-il métamorphosé en homme ?

Aucune mère n'est prête à voir son enfant grandir ;
je ne déroge pas à cette règle. Je pensais bêtement que
lui donner naissance à l'aube de mes vingt ans ne me
filerait pas l'impression d'être un vieux machin décrépi
lorsqu'il atteindrait l'adolescence. Hélas, c'est le cas.

Il a déjà seize ans et je suis un vieux machin décrépi.

— On devrait partir, insiste-t-il.

Une larme insidieuse roule sur ma joue. Je m'en veux
de craquer devant lui, alors que je me suis toujours
promis de rester forte. Pour le protéger, peut-être. Pour
me protéger, sans aucun doute.

Je détourne le regard et fixe les parois coulissantes
qui viennent de faire disparaître le cercueil de la seule
personne auprès de laquelle je m'autorisais à pleurer.

Georges.

Plus qu'un voisin, il était un ami. Trente-sept années nous séparaient, mais ce n'était rien comparé aux bons moments passés en sa compagnie. Être tolérée dans le monde de ce passionné d'animaux, solitaire et un brin sauvage, était une prouesse.

Lorsque j'ai débarqué en Normandie à vingt ans, enceinte jusqu'au cou et sans le sou, j'ai opté pour le premier logement qu'on acceptait de me louer. C'est ainsi que j'ai atterri à Bréville-sur-Mer, dans une maisonnette insalubre, puis que j'ai fait la rencontre de mes voisins, Georges et ses parents. Ils vivaient reclus dans leur gigantesque résidence, ne recevaient jamais personne et avaient acquis la réputation d'ermites dans tout le village.

Pourtant, ils ont pris soin de moi, à un moment où je n'avais plus personne. Georges, quinquagénaire vaillant à l'époque, m'a apporté son aide dans divers travaux pour la maison, me permettant d'améliorer considérablement mon lieu de vie. Il y a encore quelques années, il veillait aussi sur Tristan lorsque je rentrais tard du travail. Dans mon cœur, il a toujours été un ange gardien.

Je n'arrive pas à croire qu'aujourd'hui, tout est fini. J'avais sans doute imaginé qu'il était éternel.

— Maman... souffle la voix tremblante de mon fils, me tirant de mes pensées.

Je me retourne pour constater que la salle de cérémonie est toujours aussi déserte. Seuls Tristan et moi avons assisté à la crémation. Quand les premières notes de la chanson *La Maison près de la fontaine* de Nino Ferrer ont résonné dans la grande pièce vide, mon fils a attrapé ma main. Tandis que le cercueil de notre ami s'engouffrait peu à peu vers sa dernière demeure, ses doigts ont fortement serré les miens.

Une éternité que ce n'était pas arrivé.

L'endroit me paraît désormais insupportable, alors je murmure à mon fils, les larmes au bord des yeux :

— Tu as raison, allons-y.

J'avance d'un pas peu assuré vers la sortie. Nous rejoignons l'accueil, une sorte de cocon chic et réconfortant qui laisserait croire que nous sommes dans un spa haut de gamme. Je ne sais pas à quoi je m'attendais pour un crématorium, mais certainement pas à une décoration contemporaine digne d'un magazine.

Je présume que cet aménagement est pensé pour que nous nous sentions *comme à la maison*. Néanmoins, je ne pense pas que des fauteuils en rotin ou une baie vitrée avec vue sur un bassin rempli de carpes koï atténuent la douleur d'un deuil.

Le célébrant de la crémation s'approche avec un sourire de circonstance.

— J'espère que tout s'est bien passé.

À mes côtés, Tristan lève les yeux au ciel et se retient de balancer une réplique bien sentie dont lui seul détient le secret. Je ne lui en laisse pas l'occasion en répondant d'une voix enrouée :

— Oui, merci. C'était parfait.

Dès que j'ai appris le décès de Georges, je me suis renseignée pour savoir qui allait organiser ses funérailles. Les seules personnes qui auraient pu s'en occuper étaient ses parents, mais ils sont morts. À ma connaissance, il n'avait pas d'autre famille proche.

Mon voisin n'avait pas pris les devants pour rédiger un testament. Le maire de Bréville-sur-Mer m'a encouragée à avancer les frais pour les obsèques et m'a assuré que la commune me rembourserait dans les plus brefs délais. J'ai donc débloqué une partie de mon compte épargne pour offrir ce dernier voyage à Georges.

Agacé par mes paroles, Tristan trépigne et s'offusque :
— C'était « parfait » ? On était deux péquenauds dans cette salle ! Qui mérite ça ?

Tristan est un garçon exalté et passionné qui ne vit jamais ses émotions à moitié. C'est aussi pour cette raison que l'adolescence est particulièrement difficile pour lui.

Et pour moi.

Le célébrant arbore une moue penaude et tente d'apaiser les tourments de mon fils :

— Parfois, c'est pire.

Tristan écarquille les yeux.

— Pire ? Comment ça peut être pire, sérieux ?

Je reste mutique, une boule de larmes au creux de la gorge. Ça me tue de voir l'injustice tirailler les traits de mon ado, tandis que l'homme face à nous reprend calmement :

— Il arrive qu'il n'y ait personne à certaines crémations.

Mon cœur se serre, et je suis sûre que celui de Tristan aussi. Comment peut-on accepter qu'un humain parte dans l'indifférence la plus totale ? Est-ce seulement tolérable ?

Conscient de notre émotion, le célébrant nous accorde un nouveau sourire et clame avec détachement :

— Vous pourrez récupérer l'urne d'ici quelques jours. Je sais que vous n'avez pas encore fait votre choix concernant le jardin du souvenir ou bien la dispersion des cendres.

Je hoche la tête.

— Je vais très rapidement prendre une décision, ne vous inquiétez pas.

Avec une banalité déconcertante, nous nous souhaitons une bonne fin de journée. Sur le chemin qui nous mène à la voiture, Tristan et moi restons silencieux.

Que dire, dans une situation pareille ?

Pendant que nous montons dans ma Fiat 500 ridiculement petite dans laquelle mon fils ressemble à une girafe qui essaierait d'entrer dans un frigidaire, je tente en douceur :

— Tu as le droit de pleurer, tu sais.

Tristan me renvoie une œillade assassine qui me pétrifie.

— Je n'ai pas envie de pleurer. J'ai envie de hurler.

— Tu peux hurler.

— Ça risque de casser ta voiture Playmobil.

Son sarcasme m'arrache un rire, même s'il continue de me fusiller du regard.

— Tu ne trouves pas ça dégueulasse ? gronde-t-il. Tu adorais Georges, toi aussi.

Je me contente d'opiner du chef, si bien que Tristan sort de ses gonds :

— Merde, maman ! Tu parles toujours plus qu'il ne faut, et là, tu es muette comme une carpe. Je ne te reconnais pas.

Avec tendresse, je pose ma main sur son épaule ; il se crispe légèrement à mon contact.

— Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise manière de vivre un deuil, tu sais.

En cet instant, il doit me détester pour ma phrase toute faite qui n'apaise rien du tout.

— Alors ne me force pas à pleurer, maman. J'ai le droit de vivre *ça* intérieurement.

Il ne sert à rien de polémiquer davantage. Tristan est au moins aussi têtu que moi.

— Très bien. Rentrons. Tu ne diras pas non à un chocolat chaud, si ?

Les lèvres de mon fils se fendent d'un délicat sourire qu'il m'accorde de moins en moins souvent ces derniers temps. Je n'aurais jamais pensé que mon tout-petit, câlin

et affectueux, puisse se métamorphoser en adolescent distant et un tantinet hautain.

Je démarre le moteur et, les mains vissées sur le volant, je songe au visage souriant de Georges, une semaine plus tôt, tandis que Tristan et lui désherbaient le potager. Je me souviens avoir pensé que le bonheur, c'était ça. Les rayons du soleil qui caressaient ma peau, deux hommes avec plus de cinquante ans d'écart qui chantonnaient un air de Nino Ferrer, et le goût du diabolo grenadine sur mes lèvres.

Mais avant tout, le bonheur est éphémère.

— Tu peux pleurer, toi aussi, maman.

Un hoquet de surprise s'échappe de mes lèvres. Je lui coule un regard en biais et capte ses beaux yeux verts qui pétillent d'émotion.

Pour la première fois, je m'autorise à pleurer devant lui.

Bréville-sur-Mer – 1^{er} juillet

— Je pense qu'on devrait disperser les cendres de Georges dans son poulailler.

L'idée de Tristan n'est pas mauvaise. Georges adorait ses poules. Elles possèdent toutes un prénom, d'ailleurs, même si Ginette était sa préférée. Depuis son décès, c'est nous qui avons pris le relais pour nous occuper d'elles. J'aime ces moments passés en pleine nature, même quand elles me piquent les doigts parce que j'essaie de voler leurs œufs.

— De mon côté, j'avais pensé au bord de mer. Tu sais à quel point il aimait la côte normande et les oiseaux qui la peuplent.

— Pas faux.

En pleine réflexion, Tristan, jusqu'ici affalé dans le canapé, se redresse d'un bond.

— Ou alors on pourrait les disperser à Guernesey. Il rêvait d'y aller, mais...

Il s'arrête brusquement, et je sais que les mots qu'il souhaite prononcer le heurtent trop.

Georges n'aura plus jamais l'occasion d'aller à Guernesey.

— C'est une excellente idée, mon chéri.

Tristan grimace en m'entendant l'appeler ainsi, tandis que je jette un coup d'œil dans le miroir du salon afin de m'assurer que mon maquillage n'est pas trop appuyé. Je me penche ensuite vers mon fils pour claquer une bise sur sa joue.

— Je rentre vers 3 heures.

— Est-ce que tu penses un jour avoir un boulot *normal* comme une mère *normale* ?

Sa pique me transperce le cœur.

— J'adore mon métier, Tris.

Il lève les yeux au ciel, puis saisit son smartphone, comme chaque fois qu'il cherche à esquiver une conversation.

Lorsque je suis arrivée en Normandie, j'ai cumulé les petits boulots pour subvenir à nos besoins et payer une nourrice. J'ai dû me serrer la ceinture afin que Tristan ne manque de rien. Il est peut-être encore trop jeune pour comprendre mes sacrifices.

Les aléas de la vie m'ont menée au casino de Granville, dans lequel je suis désormais croupière. Mes horaires de travail sont décousus et souvent de nuit, mais j'apprécie le contact avec les joueurs et mes collègues. Le salaire qui tombe chaque mois n'est pas négligeable non plus.

— Même si tu es en vacances, j'espère bien que tu dormiras à poings fermés quand je rentrerai.

Nouveau roulement oculaire de l'ado.

— Oui, chef.

C'est certain, il va encore traîner sur TikTok jusqu'à tomber de sommeil.

Casino de Granville – 1^{er} juillet

— Tu as l'air crevée.

La remarque de ma collègue Lola me fait soupirer. Ce soir, il n'y a pas foule et les rares joueurs s'amassent au niveau des machines à sou. Le tintement des pièces qui dégringolent me file déjà mal au crâne. La belle brune s'échappe de derrière la roulette pour me rejoindre à la table de black jack et pose une main sur mon épaule, la tête penchée sur le côté.

— J'avais oublié. C'était aujourd'hui l'enterrement de ton petit vieux, c'est ça ?

— Arrête de l'appeler *mon petit vieux*, déjà.

Elle fronce le nez, son éternel sourire aux lèvres. J'admire la manière dont Lola est capable de mettre ses problèmes à la poubelle dès qu'elle passe la porte du casino. Personne ne pourrait se douter que cette pétillante trentenaire sort tout juste d'une relation toxique qui l'a traînée plus bas que terre.

Même si je suis plutôt douée pour mentir et me tirer de situations rocambolesques, il y a des circonstances qui me rendent aussi transparente que Casper le fantôme. Parfois, aucun sourire ne parvient à fendre mes lèvres. C'est le cas aujourd'hui.

— Tu sais ce que tu vas faire de ses cendres ? s'enquiert Lola en s'asseyant sur le rebord de ma table.

— Aucune idée. Je ne me sens pas *légitime* pour prendre en charge tout ça, tu comprends ? Je ne suis

pas de sa famille, et même si nous étions proches, je ne connais rien de sa vie. Moi, je lui confiais tout et, finalement, je me rends compte que je ne m'intéressais pas à lui et à son passé.

Lola arque un sourcil.

— Je ne te crois pas, ma Faustine ! Tu t'intéresses *toujours* aux personnes qui t'entourent.

Ma collègue dit vrai. J'ai souvent essayé de poser des questions à Georges pour en savoir plus sur son histoire. Hélas, mon voisin restait la plupart du temps mutique.

— Georges disait que les seules à connaître ses secrets, c'étaient ses poules !

Mon anecdote arrache un rire à Lola.

— C'était un sacré coco, ton petit vieux.

Une vague de mélancolie me submerge et un sourire triste s'empare de mes lèvres.

— Ça me tue de penser que sa maison et son héritage iront à des gens qu'il n'a jamais côtoyés.

Si Georges ne me confiait pas grand-chose, je me rappelle tout de même son indifférence envers ses cousins parisiens, qu'il ne considérait absolument pas comme sa famille. Il ne faudra pas longtemps pour que Paul, notaire en charge du dossier et l'un de mes amis, les retrouve. Nul doute qu'ils seront ravis d'accepter cet argent tombé du ciel.

— Comme quoi, il aurait dû prendre des précautions et rédiger un testament... On ne sait pas de quoi demain sera fait.

Les mots de Lola me frappent en plein cœur.

Bréville-sur-Mer – Une semaine plus tôt...

— *Maman ! Georges a un problème !*

Paniqué, Tristan m'attrape par le bras pour me tirer à l'extérieur. Je le suis sans mot dire, l'angoisse grimpe de seconde en seconde. Le stress de mon fils est palpable et je sais qu'il y a réellement un problème. Nous sommes installés dans un quartier assez calme, avec des bâtisses aux dimensions toutes différentes. La nôtre fait partie des plus petites, mais il y en a de bien plus imposantes, dont celle de Georges qui pourrait accueillir une unité de scouts.

Une fois près du garage de mon ami septuagénaire, je constate qu'il est allongé sur le sol et peine à se relever. À première vue, il est allé faire des courses et en sortant les sacs du coffre de sa voiture, il est tombé. Pourtant, Georges est un homme vaillant qui n'est pas du genre à trébucher facilement.

Mais je crois comprendre ce qui s'est passé...

— *Ma... C'est ma cheville, m'explique-t-il.*

— *Tristan, mon chéri, tu peux appeler les secours ?*

Le septuagénaire ronchonne dans sa barbe tandis que mon fils s'éloigne à toutes jambes. Je m'accroupis auprès de mon voisin et penche la tête sur le côté, les sourcils froncés. Comme souvent, Georges lit dans mes pensées et parle avant moi. Son haleine est bercée par les notes anisées du pastis.

— *Tu vas me faire la morale, petite ?*

— *Vous avez conduit ivre, alors oui.*

Malgré sa mauvaise posture, il a encore la force de ricaner. J'ai beau l'adorer, je le trouve exécrationnel en cet instant. Je me redresse, hors de moi, et commence à faire les cent pas devant lui.

— *Que vous risquiez votre vie est un problème. Que vous mettiez les autres en danger en est un autre. Imaginez si vous renversez un gamin parce que vous êtes soûl !*

Dans un état second, Georges lève les yeux au ciel. Il ne rétorque rien et soupire. Je jette un œil vers le coffre entrouvert

et remarque la palanquée de bouteilles d'alcool qu'il a achetée. Je ferme les yeux une demi-seconde, dépitée. J'ai conscience que depuis la mort de ses parents, Georges est déprimé et qu'il boit plus que de raison. Ils sont décédés à quelques semaines d'intervalle, il y a cinq ans. Depuis, mon voisin a sombré dans cette terrible addiction. J'espérais sûrement que ça se calmerait avec le temps. Malheureusement, ça n'a fait qu'empirer. Georges est le genre d'homme à tout garder pour lui. J'aimerais mieux le comprendre et découvrir les raisons qui le poussent à s'alcooliser, jour après jour. J'ai souvent tenté d'en apprendre plus, mais il a essayé de faire son deuil seul, sans me laisser l'occasion de l'aider.

— Il va falloir faire quelque chose pour votre problème avec...

Il me coupe brusquement :

— Je sais.

Nous échangeons un regard entendu et quelques secondes plus tard, Tristan revient en courant.

— Le Samu arrive.

Mon fils s'assoit près de Georges et hausse les épaules :

— Tu es vraiment maladroit, hein !

Son innocence me touche au plus profond de mon âme. J'aime plus que tout cette relation qui s'est installée entre eux au fil des ans. Si je vouvoie Georges, Tristan le tutoie depuis toujours. Ensemble, ils partagent la passion des échecs et du jardinage, mais aussi une complicité touchante que pourrait avoir un grand-père avec son petit-fils.

Notre voisin est une figure masculine importante dans la vie de Tristan, qui n'a jamais connu son père. Je suis heureuse de voir leurs yeux pétiller lorsqu'ils passent des heures à parler animaux ou bricolage.

— T'inquiète, fiston, chuchote Georges. Je suis costaud ! Ce n'est pas une petite chute qui va m'achever !

Granville – 1^{er} juillet

Ce qui ne devait être qu'une brève hospitalisation pour une entorse à la cheville et quelques semaines en désintoxication, s'est transformé en véritable cauchemar. J'ai encore l'impression d'entendre la voix du médecin qui m'annonce avec froideur, alors que je prenais des nouvelles de mon voisin :

— M. Desmarais est décédé. Je suis désolé.

Quelques secondes plus tard, j'apprenais que, à cause du sevrage à l'alcool, du vomi s'était répandu dans les poumons de Georges, jusqu'à provoquer une infection.

Un profond sentiment d'injustice m'envahit depuis. J'ai la sensation d'avoir raté quelque chose. Je me dis que je n'aurais peut-être pas dû demander à Tristan d'appeler les secours, mais plutôt garder Georges à la maison quelques jours en sollicitant la visite régulière du médecin du village voisin.

Comme si elle lisait dans mes pensées, Lola pose à nouveau sa main sur mon épaule et murmure :

— Tu n'y peux rien, Faustine.

Je sais qu'elle parle des héritiers, pourtant ses paroles ricochent sur mon cœur endolori.

— Tiens, enfin des clients !

Elle ondule des hanches jusqu'à la roulette, ses lèvres rouges habillées d'un large sourire. Je tente à mon tour d'avoir l'air plus ouverte et aimable, mais rien n'y fait, je reste d'humeur maussade et peu engageante.

Les mots de Lola résonnent sans cesse dans mon esprit.

Je n'y peux rien.

Je n'y peux rien.

Je...

Je me lève d'un bond, foudroyée par une drôle d'idée.

Même si Georges ne m'a pas confié tous ses secrets, je sais qu'il a eu une vie bien occupée. Pendant de longues années, il a été photographe animalier et a beaucoup voyagé. Peut-être qu'il est tombé amoureux, qu'il a eu des amis précieux perdus de vue... Peut-être qu'il a vécu mille vies avant de se dévouer à ses parents et à leurs vieux jours.

Il ne peut pas n'y avoir personne.

Je n'arrive pas à me résoudre à ce que son héritage soit attribué à des inconnus, pour la seule raison qu'ils partagent quelques gouttes de sang.

J'entends déjà Tristan et Lola me dire que j'ai beaucoup (trop) d'imagination. Pourtant, cette pensée me hante. Presque un pressentiment.

Et si, quelque part dans le monde, Georges avait un héritier ou une héritière ?